Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 25

Artikel: Le feuilleton : mémoires du petit Louis : [suite]
Autor: Sabon, J.-L. / Sabon, L.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-225316

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

à autre, il siffle pour annoncer aux gares prochaines son approche.

Dans leur compartiment, les jeunes époux sont silencieux. Suzanne dort. Sa tête a roulé sur la poitrine de son compagnon, à la place même où il mettait la photographie autrefois. Leur voyage de noce est commencé. Lui, pense à cet amour, à son passé, à son avenir. Puis, il s'endort à son tour en continuant d'y rêver...

Et soudain, dans la nuit qui s'achève, un fracas épouvantable...

Le train dans sa course folle, a tamponné dans la gare de V... un convoi de marchandises. Dans le jour qui naît, ces vagons soulevés, ces fers tordus, ces bois brisés ont un aspect fantastique. On entend maintenant des voix gémissantes sous les décombres.

Marcel, à demi étouffé, n'a qu'une épaule démise, mais le visage de sa chère Suzanne disparaît sous un flot de sang...

. . . . . .

Des semaines, des mois ont passé.

A l'hôpital, c'est l'heure de la visite. Près d'un lit, Marcel tient dans sa main celle de « sa Suzanne ».

— Oh, Marcel, c'est affreux !... c'est affreux !

— Calme-toi, voyons, calme-toi, murmure-t-il.

Quand elle se voit... quand il la voit avec ces lèvres couturées, raccourcies, son nez brisé...

Ils ne s'aimaient pas encore véritablement ; il n'y avait pas encore eu entr'eux, ces mots, ces gestes de l'amour ; ils n'avaient été jusque là que de bons, de vrais amis qui s'étaient souris. Et maintenant, elle ne sait même pas l'appeler « mon chéri », et lui ne sait quelle caresse faire qui puisse la consoler.

Jusqu'à ce jour, ils n'avaient encore rien prévu sérieusement pour leur vie. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient ! Ils n'avaient pas vu plus loin que leur voyage de noce. Au retour, on dénicherait bien un petit coin, on se débrouillerait... Ils avaient estimé à une semaine la durée de leur voyage de noce, et voilà cinq semaines qu'elle est à l'hôpital...

Un jour, elle dit à Marcel :

— C'est demain que l'on signe ma sortie...

Sa voix tremble un peu. Pauvre petite, elle ne sait donc pas que, les yeux fermés, il le verrait encore ce visage, où le nez, les lèvres ne sont plus que... Ah ! il comprend ce qu'elle lui demande, sans oser le lui demander : « Qu'est-ce que nous allons faire ? »

Est-ce qu'il y a deux choses à faire, voyons, quelle question ? Au fond, sous son angoisse, elle ne doute pas. Elle éclaterait en reproches, s'il hésitait, et elle aurait raison. Il ne peut toutefois que fermer les yeux en lui répondant le plus naturellement possible :

— Eh ! bien, ma petite Suzette, je vais m'occuper de nous trouver quelque chose, et tu me feras une liste des objets à acheter...

Comme un jeune ménage qui s'installe. Ils en avaient parlé avant leur mariage. Puisqu'ils ne pouvaient compter sur les parents, on ferait avec peu : une chambre, sur un coin de balcon ou de fenêtre, des fleurs, et nous deux. Prévoyant, ils avaient dit aussi : « Ce sera dur au commencement, on ne fera peut-être qu'un repas par jour, et si l'on n'a pas de quoi se payer du charbon, on se serrera l'un contre l'autre... »

« Les deux... se serrer l'un contre l'autre ». Marcel tient un peu plus fort ses yeux fermés et s'essayant de sourire :

— Et nous n'aurons plus qu'à vivre !...

Rien que cela, en effet... toute leur vie. Il n'aura pas le droit de la quitter, ni de la tromper. Ce serait lâche. Ce serait même abominable. Il n'y aura plus qu'à vivre... comme ça...

Gentiment, elle pose contre lui sa tête, comme autrefois.

— Oh ! qu'as-tu dans ta poche, quelque chose qui me fait mal... comme un bout de carton ?...

— C'est ton portrait.

— Oh, déchire-le, dit-elle angoissée.

Louis-Ed. Maire.

MEMOIRES DU PETIT LOUIS. 8

Il est des nations qui vivent sur leur histoire, et qui s'aveuglent sur leur bravoure ; mais les siècles se suivent et amènent avec eux des changements. Les Espagnols doivent-ils se croire de fameux soldats à cause de leur belle défense à Saragosse ? eh bien ! moi qui étais à Saragosse, j'estime que ceux qui ont pris cette ville ont été de beaucoup les plus braves, quoique je ne veuille rabaisser en aucune manière la belle conduite des Espagnols. Ceci me fait penser à ce colonel de hussards qui passait une revue commandée par le grand Frédéric, roi de Prusse. Lui ayant demandé ce qu'il pensait de ses hussards qui avaient en grande partie d'énormes balafres par la figure, le roi lui répondit que certainement c'étaient des braves d'avoir reçu ces blessures, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de penser que ceux qui les avaient faites avaient été encore plus braves. Ici le vaincu sert à grandir le vainqueur.

Pour reprendre le fil de notre campagne dans le Tyrol, je dirai que partout où les habitants ont voulu faire résistance, malgré certains points fortifiés qu'ils essayèrent de défendre, et leurs carabines sur lesquelles ils comptaient pour nous arrêter, partout, dis-je, le jour aussi bien que la nuit, ils furent battus à ne pas y revenir. Pendant le cours de cette mémorable campagne de 1805, nous y fûmes traités au mieux ; dans chaque localité les paysans avaient du bon vin, et les soirées se passaient à danser avec les filles de nos hôtes, la plupart fraîches et vigoureuses, et de plus amoureuses comme le sont les femmes dans les montagnes et dans les vallées du pays. Pour ma part, je n'avais alors que quatorze ans, et je n'en savais absolument rien par moi-même, ne connaissant pas encore à cet âge ce que c'était qu'un sentiment d'amour. Les filles du Tyrol sont riches de stature et de santé ; elles paraissent froides, mais ne le sont point ; à la danse elles s'animent et elles sont musiciennes. Leurs danses nous séduisaient, à cause de leurs jolies poses ; les « lendler », surtout, ont quelque chose de séduisant. Moi, je leur jouai des waltz, elles me prenaient alors par le menton en signe de reconnaissance, et tous les jours c'était à recommencer. Ce fut vraiment une délicieuse campagne, dans laquelle nous eûmes peu de blessés, et encore moins de morts ; les femmes étaient heureuses d'être possédées par nous, et nos jeunes et braves militaires jouirent pendant sa durée de bien des félicités.

Un épisode vint pourtant troubler notre quiétude. Deux soldats furent fusillés à Inspruck. L'un était un vieux grenadier ayant trois chevrons, qui, dans un état d'ivresse, arracha les épaulettes de son capitaine ; l'autre, qui était artilleur, avait, d'un coup de fusil, tué son camarade de lit, pour s'approprier une somme de 1500 francs qu'ils avaient pillée ensemble ; il commit cet attentat de nuit, en traversant un bois, mais il fut vu par un officier qui fit son rapport.

L'exécution eut lieu au moment du départ, ainsi que cela se pratique ordinairement à la guerre ; toute la division Loison était sous les armes ; des paysans creusèrent une fosse pour les deux coupables qui devaient passer devant ; seize soldats et caporaux avaient été commandés pour faire feu ; au roulement du tambour, les condamnés se mettent à genoux ; le vieux soldat était sans connaissance, parce qu'on fait ordinairement boire à discrétion de l'eau-de-vie ; quant à l'artilleur, il refusa de boire et aussi de se laisser bander les yeux. L'adjudant fit avec sa canne un premier signe qui signifiait : en joue, et un second pour : feu ! Les deux soldats tombèrent, le vieux soldat fit entendre un râlement épouvantable, et il fut achevé par un sous-officier qui a pour consigne d'achever celui qui survit ; après que l'exécution fut finie, nous défilâmes musique en tête. Il est impossible d'exprimer l'espèce de poésie qu'il y a dans un tel moment, c'est terrible et frappant, puis un quart d'heure après on reprend son état normal et indifférent.

Mais, quelle surprise ! Sur le champ de l'exécution il ne se trouva qu'un mort ; l'artilleur, homme d'une énergie surprenante, au moment où la canne de l'adjudant commandait feu, se jeta la face contre terre si à propos, qu'il ne reçut qu'une balle dans le bras droit ; il entendit le râlement de son partenaire, et il put voir quand le sous-officier l'acheva. Est-il possible de déployer autant de force de caractère pour une cause semblable ; au lieu de s'employer au mal, combien il vaudrait mieux voir de tels hommes se livrer au bien ! Il réussit à se sauver à toutes jambes avant qu'on ne l'enterre, et à s'introduire à l'hôpital en qualité de blessé, mais la chose s'ébruitée, il fut traité comme un vil assassin ; on lui donna un bouillon d'onze heures, c'est-à-dire qu'il fut empoisonné.

La bataille d'Austerlitz avait été gagnée sans nous. L'ordre nous étant arrivé à Vilach de nous diriger sur Salzbourg, nous traversâmes une série de bons villages, bourgs et petites villes, où nous fûmes traités on ne peut mieux. Je me portais à merveille, malgré mon pantalon de nankin et mon petit habit, sans capote. « Regardez ce musicien, disait le maréchal Ney à son aide-de-camp, regardez-le avec son nankin ; malgré les dix degrés Réaumur qu'il fait, il conserve ses joues vermeilles. »

Après notre arrivée à Salzbourg, nous prîmes des cantonnements à Lauffen, en Bavière. C'est là que le général Loison, en allant à la chasse, perdit un bras. Nous allâmes ensuite à Leutkirch, jolie petite ville bavaroise. Je fus placé avec discernement dans les plus mauvais logements ; un pauvre diable de tisserand me nourissait et je couchais à l'hôpital ; personne ne prenait fait et cause pour le petit Louis, le Genevois ; j'étais dénué de tout, souliers, chemises, pantalons, tous mes effets étaient usés et mis en loque ; personne ne recevait la paie, pas même les officiers.

(A suivre). *J.-L. Sabon.*

Le Théâtre du Jorat, par Vincent Vincent. Préface de Gaston Bridel. — Un joli volume in-8° couronne, illustré. — Editions Victor Attinger, Neuchâtel.

Alors que le Théâtre Mézières ouvre ses portes pour fêter ses vingt-cinq ans d'activité, en jouant **La Terre et l'Eau** — dont nous avons parlé dans nos colonnes — notre sympathique auteur lausannois Vincent Vincent fait paraître son **Théâtre du Jorat**. Il convient de féliciter l'auteur pour son à propos.

Profitant de cet anniversaire, il nous offre en quelque sorte « le livre du jubilé », retraçant l'histoire de ce quart de siècle d'activité. En même temps qu'un historique, c'est aussi un témoignage de juste reconnaissance envers les hommes — les frères Morax en particulier — qui surent mener à chef cette admirable entreprise.

L'histoire de ces vingt-cinq ans d'activité est riche, curieuse, pittoresque et suggestive ; mais elle ne saurait guère se résumer brièvement ici.

M. Gaston Bridel qui fut pour les frères Morax un auxiliaire entre tous fidèle et précieux, actuellement président du comité du Théâtre du Jorat, a écrit la préface.

Vaudois, qui avez assisté aux représentations de Mézières, lisez ce livre, il est écrit pour vous. Vous le relirez souvent en souvenir des belles heures passées à notre théâtre.

Il est regrettable que l'auteur de ce volume n'ait pas trouvé un éditeur vaudois. Le volume a été imprimé à l'étranger.

A retenir...

L'apéritif **„DIABLERETS"** est la boisson saine, par excellence. Sa composition (d'où est exclue toute essence) ne renferme que les principes généreux des plantes de nos Alpes.

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.